« La nostalgie de Bayle »
Laennec

Nostalgie (*du grec nostos:* patrie et *algos:* douleur)

« Le mal du pays »

CONSIDÉRATIONS N.° 130.

SUR

LA NOSTALGIE;

Présentées et soutenues à l'Ecole de Médecine de Paris, le 29 août 1806,

PAR C. CASTELNAU.

..... Natale solum dulcedine cunctos
Ducit, et immemores non sinit esse sui.
OVID., 1 de Pont., Epist. 3.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,
Imprimeur de l'École de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.
1806.

Thèse de médecine
Soutenue en 1806
par un étudiant de Bayle

PRÉSIDENT,

M. BOYER.

EXAMINATEURS,

MM. LASSUS.

LEROY.

PELLETAN.

PERCY.

PINEL.

Par délibération du 19 frimaire an 7., l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

Boyer, Lassus, Pelletan et Percy: chirurgiens
Leroy: professeur d'accouchement

Philippe Pinel
(1745-1826)
Aliéniste hôpital de Bicêtre

« La nostalgie de Bayle »

VII.e OBSERVATION.

Un médecin âgé de 34 ans, d'un tempérament nerveux, et sujet aux affections muqueuses, est né dans un village dont la situation est une des plus tristes des Alpes. Il l'a quitté à l'âge de 13 ans, et depuis, il ne l'a plus habité que pendant des intervalles de quelques mois.

En 1803, il était à Paris. Tout lui réussissait au-delà de ses désirs; le séjour de la capitale lui était très-agréable; mais, depuis trois ans, il n'avait pas revu son pays natal, et il ne pouvait y penser sans soupirer. Avant cette époque, il n'avait jamais éprouvé la nostalgie.

En 1804, ses occupations à Paris s'accrurent; il y trouvait tout ce qui aurait pu lui faire oublier son village; mais étant, chaque jour, plus engagé dans les affaires, et voyant s'accumuler par degrés les obstacles au retour dans son pays natal, il ne cessait d'éprouver un sentiment d'oppression, de gêne et d'inquiétude profonde, qui ne se dissipait que lorsqu'il pensait à ses monta-

Portail de l'Hôpital de la Charité
Rue de l'Université, Paris

-gnes. Il espéra se vaincre en multipliant ses travaux, mais le désir de revoir sa patrie devenait de plus en plus impérieux, et dès le mois de mars, il s'éveillait souvent au milieu de la nuit, en songeant à son pays; il avait de violentes palpitations de cœur, des larmes involontaires s'échappaient en abondance de ses yeux.

Bientôt son pays l'occupa tout entier, le bruit des rues de Paris, les sociétés, l'étude, l'exercice de son état, rien ne pouvait le distraire.

Dans les mois de mai, juin et juillet, il maigrissait un peu; il ne dormait presque pas, ses jambes étaient un peu infiltrées; le soir, il avait fréquemment des mouvemens convulsifs dans les muscles des membres, et principalement le matin; son pouls était comme dans l'état naturel, et son appétit un peu diminué. Dès qu'il pensait à son pays, il éprouvait des palpitations de cœur, et ses yeux s'inondaient de larmes : il ne pouvait se contraindre, à cet égard, dans quelque lieu qu'il se trouvât. Il savait être dans l'illusion; il avouait que son pays était excessivement disgracié de la nature, et que ceux qui n'y étaient pas nés le trouvaient inhabitable; tous les raisonnemens étaient absolument inutiles, ils étaient conformes à sa manière de juger, mais n'influaient en rien sur sa manière de sentir.

Au milieu du mois de juillet, voyant ses maux s'accroître chaque jour, et ne pouvant plus rien attendre des secours du raisonnement, et même, à ce qu'il semblait, du bon sens, il prit le parti d'abandonner ses affaires, ce qui pouvait, à cette époque, lui devenir très-nuisible, et il fixa à la fin du mois d'août l'époque de son départ.

Ses maux augmentèrent alors au lieu de diminuer; ses palpitations devenaient de jour en jour plus violentes, et le soir, il passait sur son lit plusieurs heures à verser des larmes amères, puis il éprouvait des crampes violentes, et fréquemment des convulsions presque universelles, sans perte de connaissance, sans lésion des

Portail de l'Hôpital de la Charité
Rue de l'Université, Paris

fonctions intellectuelles, et sans étourdissemens. Lors même qu'il avait passé la nuit dans cet état, le matin, son pouls était ralenti plutôt qu'accéléré; mais l'appétit diminuait et le malade maigrissait à vue d'œil; il était plus promptement fatigué dans le jour, le plus petit bruit inattendu le faisait tressaillir.

Enfin, le moment désiré arriva, et son cœur ne pouvait s'ouvrir à l'espoir. Il fit, dans une voiture publique, le trajet de Paris à Nevers, n'ayant pris en route qu'un demi-verre d'eau pour toute nourriture. Au moindre retard, pendant le changement des chevaux, il lui semblait avoir un pressentiment funeste qui l'avertissait qu'en vain il esperait revoir ses foyers. A Lyon, il prit la poste, et arriva dans son pays deux jours plutôt que la poste aux lettres.

Une heure avant d'arriver, il appréhendait encore. Mais, parvenu à un endroit d'où il pouvait voir les montagnes et les habitations de son village, il sentit son cœur s'épanouir; l'air qu'il respirait lui semblait délicieux; il éprouvait une joie inconcevable, un bonheur céleste dont il n'avait pas même eu l'idée avant ce moment.

Dès qu'il eut touché sa terre natale, il courut çà et là, n'eut plus de fatigue, embrassa les arbres avec transport, versa des larmes de joie. Son corps lui semblait n'avoir aucun poids. Dès le soir même, il parcourut une partie du pays; un ravin, une pierre, un pic élevé, un arbre dépouillé, tout lui paraissait admirable, tout lui rappelait des momens fortunés. Son frère avait fait bâtir une habitation à un quart de lieue de distance de la maison paternelle, il put à peine y manger; il revint, au milieu de la nuit, coucher seul dans la maison où il était né, il en parcourut les recoins, il ouvrit tous les cabinets, toutes les armoires, tous les tiroirs, et ce ne fut qu'après avoir tout visité qu'il se détermina à s'aller coucher, mais il ne put dormir. Malgré la route qu'il venait de faire, il ne se sentait pas fatigué, et il lui semblait ne pouvoir trop veiller pour jouir de tout son bonheur.

Le lendemain, il fut tout le jour dans le ravissement. Durant tout le mois de septembre, il fut dans une espèce d'ivresse : pen-

dant le jour, il passait des heures entières assis sur un côteau, d'où il contemplait avec admiration une forêt, un rocher, un précipice, etc. Il se livrait en entier à son illusion, quoique son raisonnement, à cet égard, ne fût pas influencé par sa maladie.

Au commencement du mois d'octobre, ses palpitations cessèrent totalement, l'enflure des jambes disparut, et l'appétit revint. Au milieu du mois, sa guérison était complète, il pouvait parcourir son pays sans émotion, mais toujours avec plaisir.

Depuis son retour à Paris, qui eut lieu au mois de novembre de la même année, il n'a plus eu de récidive de cette maladie, mais il est obligé d'éviter ce qui peut lui rappeler son pays, et une demi-heure de conversation sur ce sujet suffirait pour faire palpiter son cœur et couler ses larmes.

(La personne qui fait le sujet de cette Observation a bien voulu nous la communiquer.)